

# TABLE DES MATIÈRES

5	<b>AVANT-PROPOS</b> , par Emmanuelle Sordet
9	<b>PRÉFACE</b> , par Michel Murat
19	<b>INTRODUCTION</b>
43	<b>PREMIÈRE PARTIE – 1920-1924</b>
45	CHAPITRE 1 – PREMIERS PAS
48	<i>Sarreguemines</i>
55	CHAPITRE 2 – AU 42, RUE FONTAINE : TRÉSORS
57	<i>André Breton et Simone Kahn, au cœur des œuvres,</i> <i>par Sean O’Hanlan</i>
62	<i>Simone Kahn : l’engagement dans l’art contemporain,</i> <i>par Alice Ensabella</i>
64	<i>« Une vie magnétique » : le quotidien du 42, rue Fontaine,</i> <i>par Sean O’Hanlan</i>
70	<i>Un foyer de la création collective, par Sean O’Hanlan</i>
81	CHAPITRE 3 – LES PAS PERDUS
87	CHAPITRE 4 – AU JOUR LE JOUR : L’ALBUM DE SIMONE KAHN (1922-1923)
93	<b>DEUXIÈME PARTIE – 1924-1925</b>
95	CHAPITRE 5 – LE MANIFESTE DU SURREALISME
97	CHAPITRE 6 – SIMONE KAHN, COLLABORATRICE À LA RÉVOLUTION SURREALISTE
111	<i>Transcription du manuscrit de Nantes</i>

## TABLE DES MATIÈRES

117	CHAPITRE 7 – LA CENTRALE
127	CHAPITRE 8 – LE SURREALISME ET LA PEINTURE
128	<i>Photographies du séjour à Nice (1925)</i>
133	<b>TROISIÈME PARTIE – 1925-1929</b>
135	CHAPITRE 9 – UNE JEUNE FEMME MODERNE. SUR UNE PHOTOGRAPHIE DE SIMONE KAHN, ÉPOUSE BRETON, par Philippe Dagen
143	CHAPITRE 10 – À LA CHASSE AU GRAND-DUC. L'ÉCRITURE DE <i>NADJA</i> (1928)
149	CHAPITRE 11 – « IL S'AGIT, N'EST-CE PAS, DE LA <i>PASSION</i> . »
152	<i>L'amour-folie d'André Breton, par Georges Sebbag</i>
163	CHAPITRE 12 – RUPTURE(S)
169	<b>NOTES</b>
175	<b>LA BIBLIOTHÈQUE IMAGINAIRE D'ANDRÉ BRETON (1920-1930)</b>
181	<b>CHRONOLOGIES</b>
181	ANDRÉ BRETON ET SIMONE KAHN (1920-1930)
188	LA COMPOSITION DES <i>PAS PERDUS</i> (À PARTIR DES LETTRES D'ANDRÉ BRETON À SIMONE KAHN)
195	LE <i>MANIFESTE DU SURREALISME</i> (À PARTIR DES LETTRES D'ANDRÉ BRETON À SIMONE KAHN)
200	<b>CARTES</b>
203	<b>BIBLIOGRAPHIE</b>
207	<b>LES CONTRIBUTEURS DU VOLUME</b>
209	<b>REMERCIEMENTS</b>

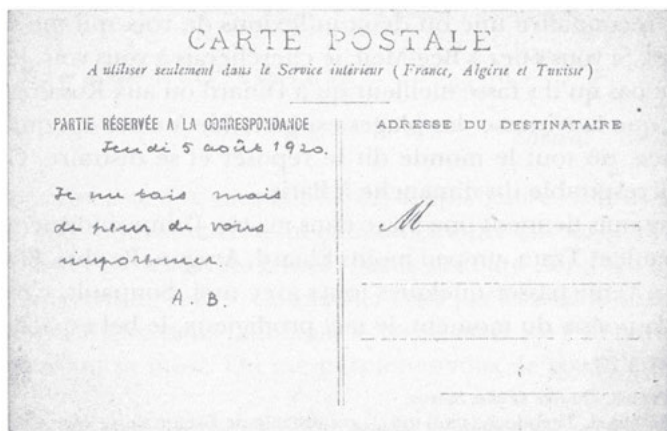
## PRÉFACE

Lisons-nous les correspondances? Je veux dire, les lisons-nous avec une suffisante attention, ou une convenable inattention, à une histoire qui se construit sous nos yeux jour après jour – ou semaine après semaine, mois après mois, c'est selon –, mais une histoire où nous nous sommes introduits sans avoir été invités? Ne sommes-nous pas retenus par une sorte de vergogne devant le cœur mis à nu; et cette vérité immédiate qui s'exprime, car il s'agit bien d'une vérité, différente de celle qui se dépose dans les écrits élaborés, en avons-nous l'usage? Ces pensées me traversaient la tête alors que je relisais les lettres écrites par André Breton à Simone Kahn. On répliquera que Breton faisait profession d'être un homme public et que ses écrits légitimement nous appartiennent; qu'il a lui-même prévu le délai et les conditions de la parution de sa correspondance. Tout de même, comme il aimait à dire – tout de même. Ce scrupule qui se fait entendre nous aide à mesurer le prix du geste de la famille de Simone Kahn, de sa fille, Sylvie Collinet-Sator. En exposant ses archives personnelles elle donne, ce qu'elle seule pouvait faire, à notre curiosité le droit de s'exercer; elle fait des lettres publiées, au sens plein du terme, un livre de notre bibliothèque, de même qu'elle fait entrer ses images dans notre album mental.

Car il ne s'agit pas seulement d'une correspondance littéraire, même si une bonne partie de son contenu est fait de propos sur les livres et ceux qui les écrivent. Ce sont les mots d'un très jeune homme qui se découvre, lui à sa manière si réservé, dans une entreprise de séduction. Breton, formé à une école toute classique de l'introspection, a très tôt su parler de lui, comme en témoigne ce qu'il écrit à Valéry – comme en témoigneraient sans doute mieux encore ses lettres à Théodore Fraenkel, si elles paraissaient. Mais il ne s'agit pas seulement de cela. Il s'agit de plaire, et de se défendre d'une personne



2. Carte postale envoyée le 5 août 1920, depuis Lorient.  
Recto : André Breton, cible au festival Dada (26 mai 1920).  
Verso : André Breton à Simone Kahn.  
photographie © Collection particulière



moqueuse : « Quoique vous regrettiez qu'on ne puisse parler comme on écrit, lui dit-il presque aussitôt, vous me pardonnerez de ne pas faire de phrases<sup>1</sup>. » Il faut aussi tâcher de répondre, quand elle lui demande : « Que fuyez-vous ? Que cherchez-vous ? » Il cite ses mots entre guillemets avant de poursuivre : « Vous me forceriez à réfléchir<sup>2</sup>. » Il y a là en effet de quoi méditer toute une vie. Comme il faut séduire, il se défend d'être Valmont : « indéfendable », décidément. Mais quand elle lui dit : « Comment pouvez-vous aimer ? Vous ne connaissez rien que vous-même », il lui explique qu'il est bien autre chose que lui-même : « Je ne vois aucun inconvénient à *me prendre pour* un roseau ou pour cette feuille de papier<sup>3</sup>. » Dans un moment d'inspiration il compose au verso d'une carte postale qui le représente en homme-cible, ou en homme-sandwich de Picabia, une sorte de haïku par où s'enfuit la correspondance : « Je me tais mais / de peur de vous / importuner<sup>4</sup>. » (fig. 2) Jamais il ne sera plus suggestif.

Bien que les lettres de Simone nous manquent, nous entendons sa voix, une voix circonspecte, qui argumente, hésitant à donner sa confiance. Breton n'est pas moins défiant vis-à-vis de l'expression qu'il donne de lui : « Ce qui me navre le plus dans mes lettres, c'est la pensée qu'elles peuvent être lues sur un autre ton que celui que je leur donne<sup>5</sup>. » Ce n'est pas du marivaudage – ou plutôt, si, car comme chez Marivaux les visées sont matrimoniales : c'est sur

ce plan seulement que deux jeunes gens de leur condition pouvaient s'aborder, et s'accorder. Le charme pour nous très grand de ces approches tient aussi à cet éloignement par rapport à nos mœurs : savons-nous encore ce qu'est une jeune fille? Cependant nous avons besoin, pour connaître Simone autrement que par les yeux de Breton, d'ouvrir une autre correspondance, celle des lettres à sa cousine Denise, écrites avec plus d'intimité et d'abandon. Simone y tient en parallèle le journal de leur relation. Après avoir dressé presque impromptu, et avec brio, le portrait d'une « personnalité de poète très spéciale », elle poursuit : « Sentimentalement, aucune révélation<sup>6</sup>. » Et lorsque, l'ennui estival aidant, Breton s'enflamme, elle commente avec une perspicacité inquiétante : « J'attends ses lettres avec impatience, et je pense à lui tout le temps. C'est loin de l'amour. Je suis flattée aussi qu'il m'aime - et pourtant j'ai le sentiment que c'est un de ses poèmes plutôt que l'œuvre de mes mérites<sup>7</sup>. » D'autres prétendants d'ailleurs sont en lice; la position sociale ne peut être oubliée, et il faudra l'intervention de Jacques Doucet, tel un *deus ex machina*, pour que l'affaire aboutisse.

Ces lettres d'André sont aussi une précieuse chronique de ces années littéraires, et une indication plus précieuse encore sur ses goûts, ses lectures, ses amitiés, et les hiérarchies de celles-ci. On apprend qu'il médite l'exemple de Julien Sorel et celui d'Adolphe (il y reviendra dans « La confession dédaigneuse », sans changer un mot); on apprend qu'il aime - à la date du 6 août 1920 - « énormément Soupault et Tzara, un peu moins Éluard, Aragon, Picabia<sup>8</sup> ». Peu après on le voit se déprendre de dada : « Je ne suis même plus sûr que le dadaïsme ait gain de cause; à chaque instant je m'aperçois que je le réforme en moi<sup>9</sup>. » Mais il s'agit aussi de ses lectures, à elle. Par exemple elle s'est emparée d'*Anicet* et du portrait de Breton qu'il contient sous le nom de Baptiste Ajamaïs. Aussitôt Breton pousse les hauts cris : « Ah! non, je ne suis pas Anicet, Dieu merci. Je ne suis pas un collectionneur. [...] S'il est vrai que l'on pose pour quelqu'un, dites, que l'on pose mal. Anicet, ce jeune voyou, cet excentrique, serait mon ami!<sup>10</sup> » On retombe sur l'intrigue matrimoniale : qui épouserait Anicet - ou l'ami d'Anicet?

Ouvrons en passant, sans refermer notre livre, les lettres écrites à Breton par Aragon à cette époque où il compose *Anicet*<sup>11</sup>. C'est une autre histoire d'amour que nous découvrons, plus tourmentée, plus intense, qu'Aragon poursuit sans espoir d'être jamais le saint Jean de ce Christ, ou son Judas. Breton y paraît,

vu de l'extérieur, au milieu des plaisirs de la vie parisienne, comme un être de fuite, une insaisissable Albertine. Et ce qui se trame dans ces missives, le « complot » par lequel il s'agit de rompre avec l'institution littéraire, est-ce le projet de Breton, ou bien l'imagination d'Aragon qui le fomenté ? Voici un autre plaisir des correspondances, un plaisir décourageant : plus nous approchons de la réalité, plus celle-ci devient opaque, dès lors que les êtres concrets sont en question.

Ce n'est pas vrai dans tous les cas : les lettres de Breton à Péret, par exemple, sont sans mystère et notre frustration relative vient de ce qu'elles sont muettes sur la période qui nous intéresse le plus, celle des années vingt ; autour de 1940, la personnalité de Breton est constituée, et nous la connaissons assez pour ne pas éprouver de surprise. Les lettres d'Éluard à Gala, elles aussi, rendent un son différent : c'est une voix nue, tendre, tragiquement transparente à soi-même. Mais Éluard est un poète, alors que Breton ne peut s'empêcher d'être un homme de lettres. De là cette préoccupation constante du « ton » et la crainte qu'il ne soit biaisé par l'écoute : car tous les malentendus ici sont en germe. Breton sait qu'il n'est naturel que lorsqu'il compose. Ses lettres à Simone – surtout à Simone – sont *écrites*, comme le seront plus tard ses *Entretiens*, où le ton si juste à la lecture des yeux est désaccordé par la voix haute qui sort de la radio. Breton se relit, ou se lit par-dessus son épaule, puisqu'il peut dire : « Je trouve ce que je vous écris si froid, si pâle<sup>12</sup>. » Cela vaut d'abord pour lui-même, car il est tout près de consentir à un mensonge héroïque. Au moment des résolutions, quand il faut arbitrer entre l'action et le rêve, il pose à nouveau la question « Qui suis-je ? », mais tout en disant qu'il s'engage à devenir « médecin, homme d'affaires », il touche le point critique : « Le malheur est qu'on ne “fait” pas “profession” de penser ou de sentir : on pense, on sent, et on ne devient pas à volonté de marbre, ou idiot<sup>13</sup>. » Quel était le prix de Simone ?

La question ne se posera pas, et bientôt prend forme ce qui est l'horizon et la finalité de cette relation : un jeune ménage, celui du 42, rue Fontaine. C'était chez Simone, et il est certain, quand on lit ses lettres à Denise, quand on regarde les photos de 1922, que Breton lui a offert ce qu'elle désirait : un lieu fait à leur image, et dont elle était la maîtresse et l'hôtesse ; à parts égales avec les cafés, puis les supplantant, un intérieur qui était le rendez-vous des amis ; un lieu pour écrire et pour vivre. Cette réussite est sans partage, et elle a contribué plus que toute autre chose à la cohésion du groupe. S'il y eut bien un

« château » du surréalisme, comme le proclame le *Manifeste*, ce fut l'atelier de la rue Fontaine – le château de Simone.

En revanche il n'est pas certain que la « révélation sentimentale » se soit produite. Il ne faudra pas longtemps à Breton pour qu'il se mette à courtiser Lise Meyer, la dame au gant (comme on aimerait lire ces lettres!). Puis ce sera Nadja, qui le rapprochera de lui-même; elle, qui l'aimait sans retour, sera toujours ailleurs : nous ne la retrouvons que dans le livre qu'il écrit sur elle. Breton étant monogame, toujours épris de la dernière femme en qui viennent se résumer toutes les autres – comme il l'expliquera au début de *L'Amour fou* –, ses rencontres vont défaire le couple. Chacune des trois femmes qui entreront ensuite dans sa vie a un autre visage, et un visage différent de celui de la première. Suzanne Muzard, c'est l'amour, comme Simone était l'idée de l'amour : « L'amour défaisait toujours le lit que l'idée de l'amour voulait toujours refaire<sup>14</sup>. » Jacqueline Lamba, sous le scénario un peu fictif de la *Nuit du tournesol*, qui en fait l'héroïne du hasard objectif, c'est la rencontre d'Éros : « L'aigle sexuel exulte il va dorer la terre encore une fois<sup>15</sup> », et c'est par elle que Breton procréera – lui si hostile à l'idée de se perpétuer. Et c'est avec Elisa, fragile et blessée par la vie, que se formera le couple le plus durable, « tourné au possible vers la santé, le plaisir, la quiétude, la grâce rendue, les usages consentis<sup>16</sup> ».

Nous sommes informés de tout cela quand nous ouvrons les lettres à Simone. Mais il est bon aussi de l'oublier, de se remettre dans le fil de l'histoire et de revivre avec Breton cet été 1920 où tant de choses ont tenu en suspens; cet été où chacun des deux s'avance et se découvre. C'est dans ce temps arrêté qu'il faut en voir les images. Comme dans le poème de Rimbaud ce sont des images de la jeunesse, avec sa Royauté qui s'éternise :

Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique. « Mes amis, je veux qu'elle soit reine! » « Je veux être reine! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre.

En effet ils furent rois toute une matinée où les tentures carminées se relevèrent sur les maisons, et toute l'après-midi, où ils s'avancèrent du côté des jardins de palmes<sup>17</sup>.

**Michel Murat**